

du collège; le fils de M. Lafrimbolle s'appelaient Antoine, et son petit cousin Thomas. Ces deux enfants s'étaient pris d'une vive amitié; ils aimaient beaucoup aussi leur sœur et cousine Augustine. M. Lafrimbolle voyant ces jeunes gens si joliment unis, résolut de resserrer encore les liens qui les attachaient par le mariage de sa fille avec son pupille: la fortune, l'âge et l'humeur tout était d'accord. Il se trouva même que Thomas et Augustine y avaient déjà pensé, et quand M. Lafrimbolle s'en ouvrit à eux, ils se mirent à y penser avec plus d'ardeur que devant. Quand il fallut choisir un état.....

—Où diable fais-tu remonter ton sujet? Que ne les prenais-tu au maillot? Il s'agit d'un homme qui vole en Italie, et tu m'opposes l'indigo que son père vendait à Paris.

—Voilà de mes brouillons qui nient un fait, s'écria Pelloquin, et qui ne veulent point entrer dans les raisons. C'est le caractère de ces gens-là qui t'expliquera l'événement: je suis bien obligé de te le faire connaître, surtout celui du jeune Lafrimbolle qui joue ici le principal rôle. C'était un jeune homme ardent, enthousiaste, plein d'imagination, qui poursuivait à bride abattue les visions chéries de la jeunesse en ce temps-là. Il était ce qu'on appelait alors *jeune-France*. Tu te rappelles cette épizootie aussi bien que moi. Il n'a peut-être point changé: il y a des esprits généreux qui ne peuvent se résoudre à lâcher si vite une sottise. Il avait pris en goût quatre ou cinq auteurs sans savoir pourquoi; mais il se serait fait empaler pour le plus mauvais de leurs hémistiches: le seul nom de Racine lui troublait la bile, et il ne l'avait point lu; juge un peu s'il l'eût mieux connu! Il avait sur tous les sujets les idées les plus variées, les plus fourmillantes, les plus fantasques, et surtout les moins communes du monde: il y avait mis bon ordre. Il ne s'entendait là-dessus qu'avec cinq à six coryphées modernes qui avaient traité de Dieu, de l'homme et de la société d'une manière touchante, mais assez superficielle. Je n'entrerai pas dans les détails de ce mouvement littéraire, auquel je n'entends rien comme de juste, mais dont on voit les traces partout; et d'abord on prenait le monde à rebrousse-poil, et l'on niait haut le pied tout ce que l'on avait cru et pratiqué jusqu'alors; en sorte que c'étaient autant de jolis pas dans cette voie nouvelle de l'esprit humain, je suppose, que de mettre la charrue devant les bœufs, l'aveugle devant son chien et la chandelle sous le chandelier, tu vois d'ici tout ce que cette méthode peut enfanter de hardi et de simple à la fois. Le jeune Lafrimbolle excellait déjà à ce point qu'il parlait de tout et ne savait rien; il était, je te dis, dévoré d'ambition. Il voulait....., je ne sais ce qu'il voulait: il ne le savait pas lui-même; que ne voulait-il pas plutôt. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il portait un chapeau furicusement pointu. C'était la livrée voulue pour ceux qui désiraient avoir du génie. Il voulait être grand poète, grand peintre, grand *artiste*, ce qui ne l'empêchait pas de viser autrement à la gloire: il soulevait un fusil de munition à bras tendu et avalait deux douzaines d'œufs durs sans boire. *Artiste!* quel funeste mot, et qu'il a fait de ravages dans ce temps-ci. On ne trouve plus un pâtissier. Les garçons bien constitués se font tous *artistes*. Est-ce que tu trouves que cela est aujourd'hui bien différent?

—Oui, dit Nazarille, quand il s'agit d'un homme d'esprit, et d'imagination, et de goût, et d'étude....

—Combien en comptes-tu de ce genre? mais il est bien certain qu'abstraction faite de la force des conceptions, de l'élevation des idées, du goût, de la grâce, de l'esprit de composition, la peinture....

—Ne vaut pas la pâtisserie, j'en suis d'accord, dit Nazarille en revenant à la tourte.

—Encore une fois, combien vois-tu de peintres de cette étoffe par siècle? l'artiste n'est aussi qu'un manœuvre, même en admettant cette sottise condition dont on fait grand bruit, d'une exacte reproduction de la nature. Je vais te faire copier parfaitement, après vingt ans d'études, un mur et des arbres par un bon horloger. Veux-tu gager que tel peintre flamand en renom n'était qu'un butor?

—Poursuis et laisse en paix tes paradoxes, dit Nazarille en prenant la gourde.

—Lafrimbolle, le fils Lafrimbolle se fit peintre, les commencemens furent pénibles: il se coiffait chez lui d'un bonnet de laine, se regardait dans la glace, s'applaudissait de ressembler tant soit peu à un gardeur de porceaux peint par Murillo, et prenait patience. Trouvant que les noms d'Antoine et de Thomas n'avaient rien qui fût digne d'eux il se faisait appeler Tony et avait abrégé le nom de son cousin en celui de Tom.

Le jeune Tom était d'une autre humeur. C'était un caractère froid, doux et lent sur lequel la pétulance de Tony avait grande action. Il partageait naturellement les goûts et l'enthousiasme de son cousin, mais rien n'était plus plaisant que de voir couvrir cet enthousiasme à froid sous ce sérieux et cette tranquillité. Les points de la doctrine commune étaient, je ne dirai pas si bien définis, mais si bien décidés entre eux qu'on n'en ouvrait jamais la bouche. Ce fanatisme se décelait à peine de temps en temps, en fumant la pipe, par une sentence brève et grave décochée sur le plancher avec un jet de salive. Tom était bien curieux à voir en ces moments-là. Quand il fallut choisir un état, Tony lui avait si bien monté la tête qu'il l'entraîna dans son opinion, et Tom annonça hautement qu'il voulait aussi être peintre. M. Lafrimbolle père ne vit pas ce choix sans étonnement et sans scrupule: mais comme cela était alors à la mode, comme les jeunes gens l'éblouirent de raisonnemens tout nouveaux, comme ils se moquèrent même de lui et comme après tout ils voyaient chacun de quoi vivre, le bon homme donna son consentement.

Les choses en effet, allaient au mieux, quand le sort voulut que Tony remportât un prix au concours, lequel prix mettait le vainqueur dans l'obligation d'aller passer à Rome à ses frais pour continuer ses études avec son cousin. La joie de la famille fut mêlée de grands regrets. M. Lafrimbolle ne pouvait se résoudre à quitter son fils; Augustine redoutait l'éloignement de son prétendu. Tony déclara que la gloire les attendait là-bas; cela était sans réplique. M. Lafrimbolle leur donna mille conseils, leur fit mille recommandations: de ne point fréquenter la mauvaise compagnie, de ne point faire de dettes, de se conformer aux mœurs des diverses nations qu'ils allaient voir, d'étudier ces différents peuples, de faire respecter le nom français, et de se bien couvrir la tête la nuit.

—Surtout, dit-il, méfiez-vous des inconnus.

Il craignait l'imagination prompt de Tony, qui était une fois tombé sur le nez en fuyant la garde nationale un jour d'émeute. Quant à Tom, qui était aussi fort poltron, le bonhomme était rassuré sur son compte. Augustine joignit, aux exhortations de son père, un gigot froid en papillote, un pot de confitures de sa dernière provision et deux paires de pantoufles brodées de ses mains vermeilles.

Tom était d'ailleurs trop jeune pour entrer alors en ménage. Mais M. Lafrimbolle lui promit solennellement qu'à son retour de Rome, quand il aurait l'âge raisonnable, qu'il se serait perfectionné dans son art, qu'il aurait enfin un état, on lui livrerait aussitôt la main d'Augustine. Cette promesse encouragea le jeune homme; les adieux furent touchants. Tony monta en diligence comme à l'assaut d'une redoute.

La suite au prochain numéro.

AVIS.

UN INSTITUTEUR sachant parfaitement les langues française et anglaise et pouvant les enseigner par principes, serait disposé à accepter de l'emploi dans une paroisse. Il est muni des meilleures recommandations pour sa moralité et pour sa méthode d'enseignement. S'adresser à M. BRASSARD, curé de Longueuil, qui s'offre à donner de plus amples renseignements, ou directement à M. THALAM, Instituteur.

AVIS.

LE SOUSSIGNÉ informe respectueusement les MESSIEURS DU CLERGÉ qu'il exécutera toutes espèces de STATUES à des prix très-modérés et d'après une méthode nouvelle qui ne le cède en rien à la méthode employée jusqu'à présent dans les ateliers de ce pays.

St.-Vincent de Paul, 16 mars 1843.

VINCENNES CHARTRAND.

EXERCICE TRÈS DEVOT

A

St. Antoine de Padoue

LE

THÉAUMATURGE.

Petit Volume nouvellement imprimé avec de bons caractères, se vend à la Librairie de

THOMAS CARV,

RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,

Et chez les différens Libraires de cette ville.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de LIVRES DE RELIGION, DROITS, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c &c. &c.

AUSSI,

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÈGISTRES de Paroisse de 12 à 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces:—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PIRE DE L'ÉVÊCHÉ.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,